

MARIE CHARTRES

L'ÂGE DES POSSIBLES



Le livre

Saul et Rachel ont un avenir tout tracé : chez les amish, la vie est une ligne droite. Leur rumspringa, cette parenthèse hors de la communauté, leur permettra de découvrir le monde moderne pour le rejeter en toute connaissance de cause.

Temple doit quitter sa petite vie casanière pour rejoindre sa soeur à Chicago, mais la peur la paralyse.

Dans l'immense ville, celle qui se pose trop de questions et ceux qui devraient ne pas s'en poser vont se perdre et se trouver. Mais ils vont aussi trouver des réponses qu'ils auraient peut-être préféré ignorer.

L'autrice

Marie Chartres est libraire et écrit des romans pour la jeunesse et des récits poétiques pour les adultes. Les photos sont souvent le déclencheur des histoires qu'elle raconte dans ses livres. Elle invente des personnages courageux qui apprennent la légèreté.

*L'autrice remercie
la fédération Wallonie-Bruxelles
pour son soutien.*

© l'école des loisirs, Paris, 2020
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2020
Dépôt légal : août 2020
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-30971-4

MARIE CHARTRES

L'ÂGE DES POSSIBLES

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Temple

Je suis au seuil d'une période d'émerveillement. C'est ma mère qui le dit. Je suis presque d'accord avec elle. Sur la question du seuil bien entendu. Concernant l'émerveillement, il faudra approfondir la question. Même le mot me fait peur. Je l'associe à quelque chose de monstrueux, de réel et de concret. Comme mon soutien-gorge chaque mois trop petit.

– Quand est-ce que cela cessera-t-il? s'est un jour exclamé mon père, ahuri.

– De quoi? la guerre? les massacres, la barbarie? lui a demandé ma mère.

– Non, les seins de ta fille.

Après cet échange si distingué, je me suis cachée sous ma couverture le reste de la journée et j'ai compris à ce moment la signification du mot « mortification ».

Mon père n'est pas méchant. Il manque de délicatesse. Il aurait même toute sa place pour obtenir le poste de président d'honneur de l'Amicale des indéliçats. Il y a quelques mois, j'ai cru que c'était une sorte de jeu pour lui. La provocation gratuite, le titillement. Mais, en réalité, il est ça : INDÉLICAT. Je ne sais pas comment ma mère fait avec lui. Elle accepte. Elle pouffe.

Elle passe son temps à rire comme une petite fille joyeuse. Moi, je reste de marbre. Sur le seuil de ma mortification, dissimulée sous une couverture. L'émerveillement pourrait très bien se jeter sur moi comme une bête sauvage.

Saul

C'est très étrange à expliquer. J'ai mangé du pain perdu saupoudré de cannelle puis j'ai décidé que je le ferais. Je suis allé chez Rachel. Elle a été d'accord immédiatement. On est partis tous les deux avec nos sacs sur le dos. Rachel a ôté sa coiffe de prière en organdi blanc dix minutes après notre départ. On avait 600 dollars en poche.

– Tu imagines ? a déclaré Rachel. Je vais avoir le droit de me tracasser pour autre chose que ma famille.

Elle a soupiré de tristesse, ou de joie.

– Quel bonheur ! Quelle joie pure ! a-t-elle ajouté.

Cela sonnait faux, évidemment.

Mais qu'est-ce qu'elle était belle avec les cheveux en liberté.

J'avais les mains qui tremblaient.

Rachel

Est-il possible de tricoter des chaussettes puis de fuguer la seconde d'après ?

Je venais de le faire, alors je suppose que ça l'est. C'est dans mes capacités. Et mes capacités sont infinies.

Il me semble d'ailleurs que savoir tricoter des chaussettes représente quasiment un exploit pour une fille de 17 ans.

Je sais également coudre, repriser, broder, semer, planter, cuisiner, laver, récurer. Bref, à peu près tout, sauf m'amuser. Je ne sais pas non plus comment se porte un sac à main. J'ignore cela. Je les regarde lorsque je me promène en ville : je vois toutes les filles de mon âge avec leur sac coincé dans le creux du coude, comme si c'était un prolongement naturel de leur corps ou de leur personnalité, elles sont légères et aériennes. Il y a quelques années, je me suis entraînée avec un sac de courses, j'ai fait des allers et retours studieux entre ma chambre et la cuisine pour voir ce que ça faisait. Je n'y suis pas arrivée, je me suis sentie ridicule. Maman m'a ensuite appelée pour que je descende au poulailler. En ces lieux, je suis la reine. Je porte le panier à œufs à merveille. Je n'en ai jamais fait tomber un seul.

Chaque matin, c'est une gloire silencieuse. C'est la mienne. Ma petite gloire silencieuse.

Lorsque Saul a acheté nos tickets de bus, j'ai murmuré :

– Seigneur, donne-nous du temps pour réfléchir.

Saul s'est tourné vers moi et je crois qu'il a saisi entre ses bras mon sourire malheureux et mes yeux apeurés, puis il a soufflé dessus pour les renvoyer au vent.

Le chauffeur du bus, en passant la première, a chantonné :

– En avant, Chicago.

Et Saul et moi avons fermé les yeux en nous serrant les mains.

Temple

Très souvent, j'aide mes parents à l'épicerie. Après mes cours ou durant les vacances. Chaque été, chaque Thanksgiving, chaque Noël, chaque printemps. Tout y passe. Parfois même certaines matinées du Memorial Day, du Labor Day ou du Columbus Day. Des vacances dont je ne connais que le mot et non la réalité. Nous ne voyageons jamais. Nous ne quittons pas l'Illinois.

– Où pars-tu en vacances? me demande-t-on.

– Entre les yaourts et le jambon, pourquoi? répons-je ironiquement.

Mais j'y suis habituée et j'aime cela. M'asseoir droite sur le haut tabouret derrière la caisse tenue par maman ou papa. J'ai grandi ici en même temps que le tabouret s'est usé peu à peu. Je suis la maîtresse des lieux, après ma mère. J'observe, j'écoute, et de temps à autre je sers un client, j'encaisse son argent, je promène mes doigts sur ses billets ou sa monnaie.

– Le couffin était là, je vous le dis, LÀ, à la place de vos pieds! s'enthousiasme mon père devant ses fidèles clients. Et maintenant, elle est là devant vous, toute grande, toute belle, c'est une vraie femme après la mienne! Le temps passe mais qu'est-ce qu'il passe bien!

J'ai ce rouge qui me couvre subitement les joues. Je souris, gênée et ravie.

À la fin de la journée, je chipe quelques bonbons près de la caisse. C'est un privilège et presque une tradition. Les oursons en gélatine ont tout intérêt à trembler ou gigoter : ils trépasseront sous mes dents.

L'épicerie porte deux prénoms, ceux de mes parents. On dit : «Va acheter ton beurre de cacahuète chez Gilbert & Beckie, c'est le meilleur de toute la ville», ou bien : «Va vite chercher du thon en boîte chez Gilbert & Beckie, les invités arrivent dans vingt minutes.» C'est simple. Chez Gilbert & Beckie.

Et je fais partie de cette simplicité.

Pas de super, pas d'hyper, pas de méga. Épicerie Gilbert & Beckie à Streator dans l'Illinois.

Le nom de tes parents ?

Gilbert et Beckie Fischer.

Ton adresse ?

240 Main Street – Streator.

Ou est-ce que je peux trouver de la bière et des saucisses ?

Chez Gilbert & Beckie au 240 Main Street.

Ah, d'accord.

Rien ne semble dépasser les limites de ce petit royaume. Une maison/magasin, une cour, un jardin. Ma maison, ma cour, mon jardin, mon tabouret.

Et mes parents se sont vraisemblablement dit la même chose au sujet de mon prénom. Ils adorent l'actrice Shirley Temple. Lorsque je suis née, ils ont eu une sorte de révélation en me voyant. Celle-là se prénommera Temple. Alors que ma sœur a eu droit à ce prénom divin qu'est Ida. Avec lui, je ne sais pas,

j'ai l'impression qu'on se retrouve immédiatement projeté dans un grand film romanesque genre *Titanic* ou *Docteur Jivago*. Tandis que Temple, c'est nul et creux. Grand et vide comme une coquille. Un lieu mort. Je trouve que ça ne me va pas du tout.

Kitty est d'accord avec moi. Elle me dit que je pourrais m'appeler Donatella ou Antonella. J'ai répliqué que je n'étais pas italienne. Elle m'a répondu qu'on s'en foutait. Que n'importe quoi serait mieux que Temple. J'ai acquiescé, blessée.

– Et que penses-tu de Giselle? l'ai-je interrogée.

– Giselle? Oh, ça fait vieux, j'aime pas.

– Moi, je trouve ça gracieux.

Kitty a très majoritairement des avis définitifs. Pour cela, je l'admire et je la plains. Je rêverais d'avoir des avis nets et tranchés mais je serais malade à l'idée de ne pouvoir les changer.

Kitty vient me voir à l'épicerie dès qu'elle le peut. J' imagine qu'elle en a envie. Je l'espère. Elle repart généralement les poches remplies de bonbons gélatineux. Nous avons sans doute la même passion, celle de bouffer du plastique dégoûtant et sucré. Je l'ai testée une fois. J'ai vidé l'ensemble des bacs à bonbons. J'ai tout enlevé, tout nettoyé, il ne restait plus un gramme de sucre à suçoter. Eh bien, Kitty n'a rien dit et même rien remarqué. J'ai respiré en concluant qu'elle venait pour ma compagnie et non dans le suprême et ultime but de gâter sa belle dentition.

– Et pourquoi tu trouves Giselle gracieuse? a demandé Kitty en mastiquant très bruyamment le chewing-gum qu'elle venait de chiper.

Tandis que je réfléchissais, Kitty a formé avec sa bouche des bulles qui ont claqué dans l'air comme des petits tonnerres.

Cette fille, de toute façon, EST un tonnerre. Elle parle fort et gesticule devant moi. Elle ne supporte pas l'idée de discuter avec quelqu'un à moins de trente centimètres, il faut toujours qu'elle s'approche de son interlocuteur, moi en l'occurrence. Les premières fois où je lui ai parlé, je reculais méthodiquement, mais rien n'y fait, Kitty est une marée qui monte sans cesse et qui grignote ma géographie. Mais, en sa compagnie, les heures tombent les unes après les autres, le temps passe vite, c'est très apaisant.

– Alors, ma belle, tu réponds à ma question ?

– *Giselle*, c'est de la danse, c'est l'apothéose du ballet romantique, ai-je dit en rougissant.

– Attends, n'en dis pas plus, m'a coupée Kitty sans ménagement. Je parie qu'elle meurt à la fin.

– Bah oui, c'est évident, ai-je déclaré, et je me suis écroulée de rire à ses côtés.

– Ma vieille, remplacer Temple par Giselle, c'est tout à fait hors de propos, n'y songe même pas.

– Pourtant, c'est mieux.

– Ah non, c'est pire, je te jure. Giselle Fischer, ça fait vieille fille ou tiens, mormon. Il faut avoir des ambitions plus hautes. Donatella Fischer, ça claque au moins.

– Arrête avec ton Italie, ai-je répondu, irritée.

– Et toi, tu m'agaces avec ta danse. Bon, je me casse, c'est l'heure, a-t-elle conclu fermement.

Kitty s'en est allée en s'essayant à une petite pirouette pachydermique rien que pour m'embêter. En claquant la porte, elle a croisé Mme Stalmaster et lui a hurlé aux oreilles :

– Madame Stalmaster, vous ne trouvez pas que Cordelia, c'est magnifique ?

– Cordequoi, ma petite ?

– Laissez tomber, madame Stalmaster. N’oubliez pas vos médicaments ce soir.

J’ai vu Mme Stalmaster opiner de la tête. Elle n’avait rien compris et j’ai éprouvé pour elle à cet instant une vive empathie.

Reprenant courage, je me suis redressée sur mon tabouret.

– Quelle belle journée, aujourd’hui, hein, madame Stalmaster ? Ce sera comme d’habitude ?

– Oui, mon petit foie de veau. Votre papa m’a dit qu’il était prêt.

– Oui, il est là, je le vois, il vous attend.

– Votre amie est très étrange, mademoiselle Fischer. Elle boit ?

– Mais non, pas du tout. Elle vit.

Et je suis allée chercher le foie de veau de Mme Stalmaster dans les frigos.

Saul

Rapidement, Rachel s'est endormie sur mon épaule. J'observais ses lèvres bouger. C'était imperceptible, mais je voyais de légers tremblements, invisibles pour un autre que moi, comme un baiser silencieux qu'elle ferait au vent. J'entendais son souffle régulier. Elle semblait calme et apaisée. Je refusais de dormir, je ne voulais rien louper. J'avais la lumière et l'obscurité à déchiffrer, le soleil et les étoiles à regarder. Les yeux écarquillés, tout en moi devait en profiter.

J'attendais ce moment depuis longtemps. Un an, je crois bien. Dans la communauté, beaucoup m'interrogeaient.

– Alors, Saul, c'est pour bientôt ?

Je répondais que je devais me sentir prêt. Qu'il fallait que Dieu me fasse signe.

Gideon et Sarah Hostetler, mes parents, évoquaient mon *rumspringa* à demi-mot.

– Un jour, fils, tu devras te décider.

– Je sais, papa, mais j'ai encore le temps, non ?

C'est quand même quelque chose d'être sur le bord constant du tremblement.

« Un printemps peut t'offrir les clés du soleil », ils me disaient. Je répondais que, pour le moment, je cherchais le seuil. Je voulais être certain de me débarrasser de mes automnes et de mes hivers.

Puis j'ai observé Rachel à l'office du dimanche. Comme à notre habitude, ce jour-là, nous mangions énormément, il y avait sur les tables plus de nourriture qu'il n'en fallait. Elle mangeait une tarte au sucre. Lorsqu'elle a terminé le dernier morceau, elle m'a souri doucement, puis elle s'est servie de son index pour récolter les derniers cristaux de sucre encore présents dans son assiette et elle a porté le doigt à sa bouche pour profiter une dernière fois de cette douceur sucrée.

Et j'ai su que ce serait pour bientôt.

Le *rumspringa*. Rejoindre le monde des empressés et se décider. Bouger, remuer, se sauver pour mieux revenir et s'intégrer.

Ne rien regretter.

Sortir de la communauté des amish et découvrir le monde moderne. Être certain de vouloir y revenir et n'avoir aucun regret.

Je me sentais bien dans le bus au milieu de tous ces gens, de tous ces étrangers. Malgré certains regards ahuris qui se posaient sur nous. Peu importe, cela ne faisait que commencer, autant s'y habituer. Pour tous, quelque part, il y a un monde sauvage qui se dresse. Je m'y étais préparé. J'ai souri à la petite fille à l'appareil photo bleu émeraude, assise deux sièges à droite devant moi. Elle se retournait sans cesse dans notre direction puis elle interrogeait sa mère qui lui répondait comme elle pouvait. À la place de cette dernière, je ne sais pas ce que je lui aurais dit.

Je l'ai observée longtemps. Beaucoup de détails captaient son attention. Les clochers des églises, une voiture en panne, les vaches dans les prés, les maisons biscornues et moi, bien entendu.

Elle éclatait de rire lorsque la route serpentait et que le bus cahotait. C'était agréable, ce rire pur et joyeux qui flottait jusqu'à moi.

Je lui ai lancé un clin d'œil quand nous avons entendu le chauffeur pester contre le conducteur de la voiture devant nous. Rassurée par ce signe, la petite fille a sorti son petit appareil bleu pour nous prendre en photo, Rachel et moi. Sa mère a tenté de l'en empêcher en me lançant des regards désolés. Elle n'y pouvait rien. Je savais bien ce qui l'intriguait : nos vêtements, notre apparence, notre coiffure. Rachel avait sa longue et large robe bleu ciel et moi, un pantalon de toile épaisse et une chemise fermée avec des agrafes. Je ne portais pas encore la barbe, c'était encore trop tôt pour moi, sinon je crois bien qu'elle aurait été encore plus impressionnée ou décontenancée.

La petite fille a gigoté pour s'extraire de son siège malgré les réticences de sa mère. J'ai entendu cette dernière lui dire de ne pas trop s'éloigner, puis la petite fille s'est doucement approchée de moi. Je la sentais timide et gentille.

– Tu t'appelles comment ? m'a-t-elle interrogé.

– Saul. Elle, c'est Rachel, ai-je répondu tout en désignant mon amour de la main. Et toi ?

– Lisa.

– Je suis ravi de faire ta connaissance, Lisa. Où vas-tu ?

– À Chicago. Pas toi ?

– Si, nous aussi.

– Tu y es déjà allé ?

– Non, ce sera la première fois, ai-je répondu.

– Nous, on va souvent y faire des courses. Il y a vraiment beaucoup de magasins. Tout ce que tu peux imaginer existe.

Le bus continuait de mener sa course régulière et berçante, nous étions sur des nationales, et le paysage était splendide et

doré. Les arbres, les maisons, les oiseaux. Rien ne venait gâcher la lumière du ciel.

– Tu me conseilles d’aller à quel endroit ? lui ai-je demandé.

– Pour faire les courses ?

– Non, pour visiter.

– C’est le métro que je préfère, a-t-elle répondu sans une hésitation.

– Ah oui ? Pour aller voir quoi ?

– Non, pas pour aller quelque part. Pour le prendre, c’est tout. Il y a du fer partout et le ciel là-haut, partout aussi. Il y a une partie qui est dehors. On est au-dessus des gens, au-dessus de l’eau. J’ai toujours peur de tomber ! Et non, à la fin, je suis vivante et j’ai changé d’endroit.

– Moi, je pense qu’à ta place j’aurais peur. Et Rachel aussi. Tu es bien courageuse, Lisa.

– Qu’est-ce que tu vas faire à Chicago ? T’acheter de nouveaux vêtements ?

À cette question, sa mère s’est levée, affolée et gênée, puis a dit :

– Lisa, retourne à ta place, c’est dangereux de se promener comme ça dans le bus. Excusez-moi, elle vous embête.

– Non, pas du tout, ai-je protesté.

La petite fille s’est sagement rassise à sa place, puis a fouillé dans le sac de sa mère et en a sorti quelque chose qu’elle m’a tendu du bout des doigts.

– Tiens, c’est pour toi et Rachel. Je te les donne.

J’ai saisi l’offrande et j’ai découvert que c’étaient deux tickets de métro. Comme on berce une vie nouvelle à peine éclosée, je les ai pris entre mes mains pour doucement les regarder.

Rachel

Dans mon rêve, il y a mes sœurs, mais pas ma mère ni aucun de mes frères.

Nous faisons la lessive et le linge est d'un blanc éclatant, tellement éclatant que la couleur me brûle les yeux.

Je suis obligée de m'arrêter et toutes mes sœurs me regardent, elles me font les gros yeux, je sens qu'elles me jugent. Sarah prend la parole pour me dire :

– Tu ferais mieux de t'en aller, Rachel, tu te débrouilles mal, tu nous ralentis, nous n'aimons pas la manière dont tu travailles.

Je me sens paralysée, et brusquement, comme provenant du ciel, une petite goutte de sang vient se déposer sur le drap que je suis en train de plier. J'ignore d'où elle provient, mes sœurs m'observent avec encore plus de colère dans le cœur. J'examine mes mains, mais je ne vois rien, puis je m'aperçois que ce sang coule de mon nez. Mes sœurs me disent :

– Tu saignes, tu es sale, va-t'en, Rachel!

Notre père arrive. Je pense qu'il va me sauver, mais il prononce cette phrase :

– Comment peux-tu être allergique au blanc, Rachel?

Je relève la tête pour ne pas continuer de tacher le drap

et j'observe le ciel, tout bleu. Je ne sais pas quoi répondre ni comment me justifier.

Puis je me suis réveillée et Saul était là, les yeux grands ouverts prêts à tout dévorer. Il m'a demandé si j'allais bien. Devant cette question, mon cœur s'est accéléré. J'ai su que si je parlais, quelle que soit la réponse, se poserait la même interrogation un peu plus tard, puis une autre, et une autre et encore une autre. Saul est comme cela, Saul sans cesse s'inquiète pour moi. Ce séjour serait une suite sans fin de «Tu vas bien?», je le savais et l'appréhendais, alors je lui ai dit :

– Je ne veux plus que tu me poses cette question, de tout le voyage. D'accord?

En répondant, je ne souhaitais ni lui mentir ni lui dire la vérité, et j'ignorais, pour le moment, comment je me sentais.

Saul n'a pas réagi, il ne voulait pas me brusquer. Il m'a simplement pris la main et ne m'a plus rien dit. J'ai pensé qu'il me comprenait.

Au loin, j'ai entendu une maman dire à sa petite fille qu'elle lui avait acheté des petits raisins secs comme elle aime, mais aussi des petits biscuits. La douceur faisait ondoyer sa voix. Elle prononçait le mot «petit» très souvent et si joliment.

J'ai laissé ma tête posée sur l'épaule de Saul. Le voyage me berçait, j'avais la sensation que je pouvais dormir des heures durant. À l'intérieur du bus, j'ai entendu les passagers tousser, téléphoner, se parler. J'ai fermé les yeux pour mieux les écouter. L'un évoquait le contrat d'assurance de sa voiture qui ne lui convenait pas, l'autre, le plat qu'il avait cuisiné la veille au soir et qui s'était révélé dégoûtant. Tout était très léger. Je n'étais pas certaine que leurs phrases soient assez solides pour ne pas

Remerciements

Il m'a fallu un peu plus longtemps que prévu pour mettre un point final à ce livre. Au fil des mois, puis des années, j'ai été soutenue et encouragée.

Merci à mon éditrice, Hélène Millot, et à toute l'équipe de l'école des loisirs. Il s'agit de mon septième roman avec vous. J'ai bien conscience de ma chance.

Merci à Nastasia Rugani. Chacun de tes messages contenait quelque chose de lumineux, de pertinent et de radical. Tu es la littérature incarnée.

Merci à mon père, André, à mon frère, Simon, et à Rozenn, pour votre amour et votre soutien.

Merci à Jean-Luc Englebert, tu es l'accord parfait de ma vie, ma mélodie préférée (en plus d'être patient lorsque toutes les quatre semaines je t'annonçais que jamais je n'y arriverais). Merci à Margot et à Juliette, lumières grandissantes à l'aube de tous les possibles.

Merci à Fanny, si douce ligne parallèle. Être ta sœur m'élève à chaque instant. Ton cœur et ton talent sont immenses. Ce livre te doit beaucoup.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM+

Les petits orages
Comme un feu furieux
Bleu de Rose